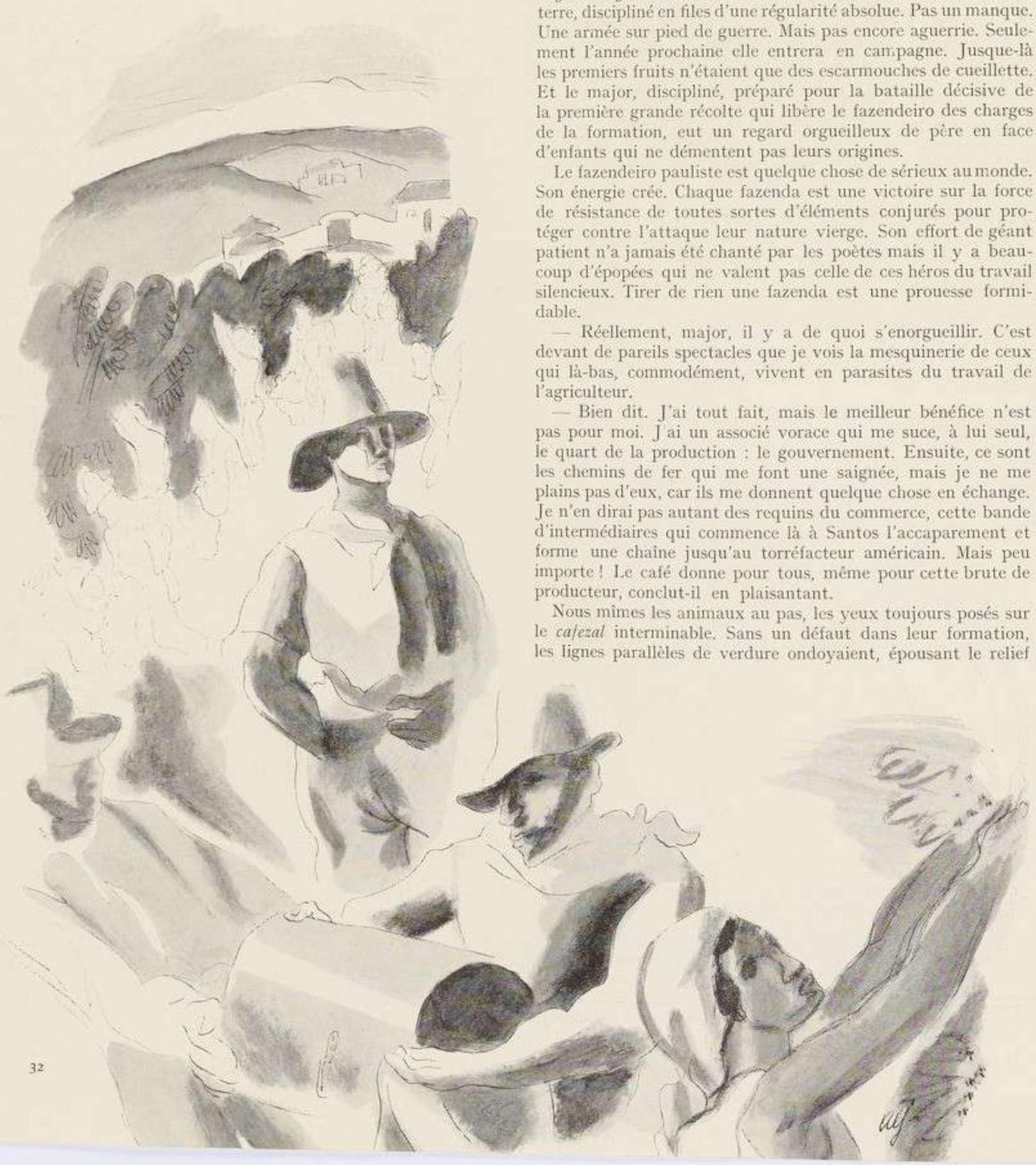
La Nuit de Gelée sur la Fazenda



Juin. Matinée de brouillard. Végétation transie de froid. Sur toutes les feuilles le brocart diamanté dont les embellit la rosée.

Nous étions sortis de bonne heure, pour voir les caféiers, et nous nous arrêtâmes là, en vue du faite, le point culminant de la fazenda. Le « major » se tourna vers l'océan de caféiers ondulant devant ses yeux et dit avec un geste large : — Tout ceci est mon œuvre, voyez !

Je regardai. Je vis et compris son orgueil, orgueilleux moi-même d'un tel compatriote. Ce dompteur de *sertoes* était une force créatrice, de ces forces qui ennoblissent l'espèce humaine.

— Quand j'acquis cette glèbe, tout était forêt vierge, d'un bout à l'autre. Je défrichai, j'abattis des arbres, je brûlai, j'ouvris des chemins, je creusai des fossés, j'étendis des fils de fer, je construisis des ponts, bâtis des maisons, préparai des pâturages, plantai du café. Je fis tout. Je travaillai comme un nègre, pendant quatre ans de suite. Mais je sortis victorieux. La fazenda est formée. Voyez !

Je vis. Je vis l'océan de café onduler selon les creux de la terre, discipliné en files d'une régularité absolue. Pas un manque. Une armée sur pied de guerre. Mais pas encore aguerrie. Seulement l'année prochaine elle entrera en campagne. Jusque-là les premiers fruits n'étaient que des escarmouches de cueillette. Et le major, discipliné, préparé pour la bataille décisive de la première grande récolte qui libère le fazendeiro des charges de la formation, eut un regard orgueilleux de père en face d'enfants qui ne démentent pas leurs origines.

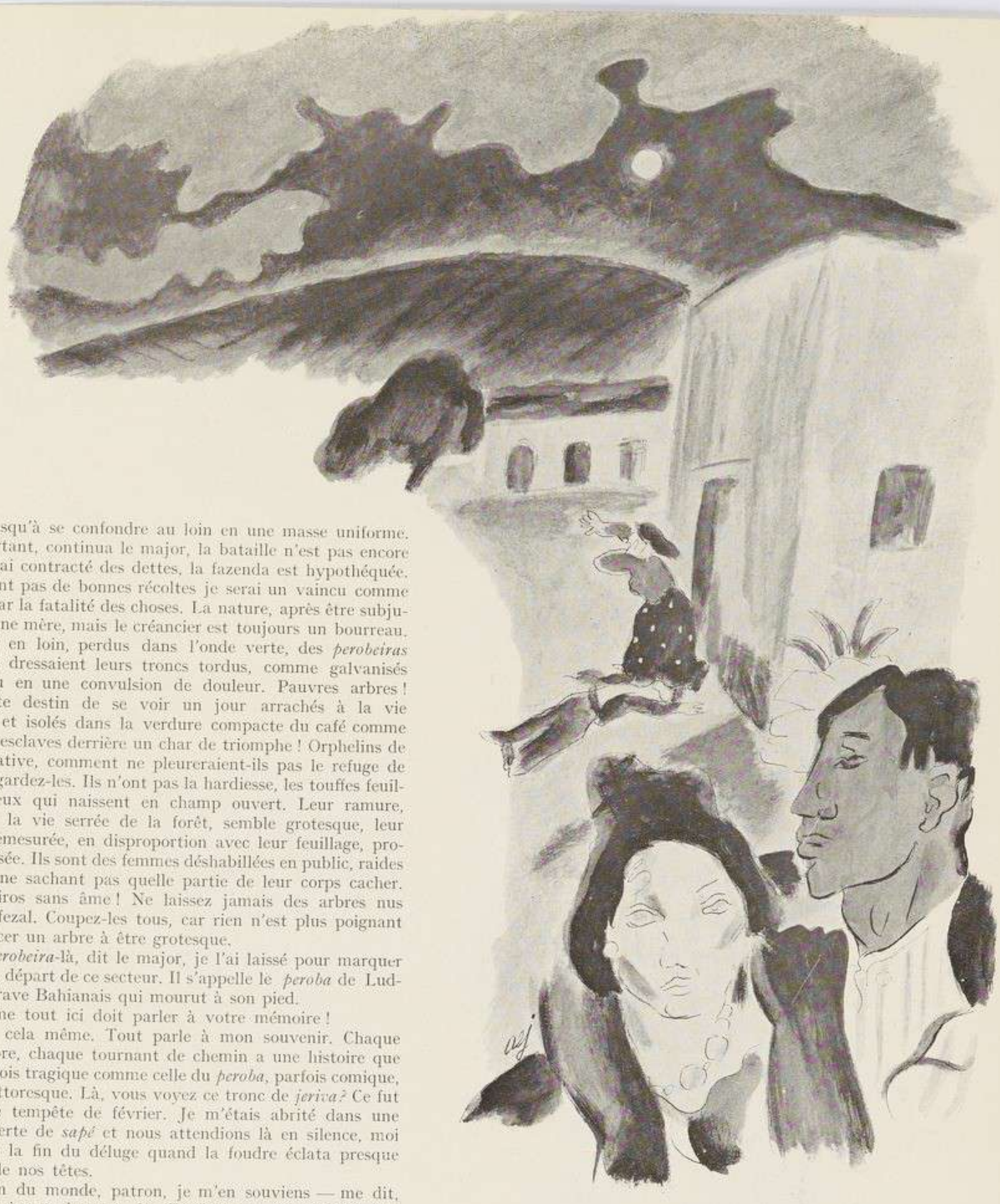
Le fazendeiro pauliste est quelque chose de sérieux au monde. Son énergie crée. Chaque fazenda est une victoire sur la force de résistance de toutes sortes d'éléments conjurés pour protéger contre l'attaque leur nature vierge. Son effort de géant patient n'a jamais été chanté par les poètes mais il y a beaucoup d'épopées qui ne valent pas celle de ces héros du travail silencieux. Tirer de rien une fazenda est une prouesse formidable.

— Réellement, major, il y a de quoi s'enorgueillir. C'est devant de pareils spectacles que je vois la mesquinerie de ceux qui là-bas, commodément, vivent en parasites du travail de l'agriculteur.

— Bien dit. J'ai tout fait, mais le meilleur bénéfice n'est pas pour moi. J'ai un associé vorace qui me suce, à lui seul, le quart de la production : le gouvernement. Ensuite, ce sont les chemins de fer qui me font une saignée, mais je ne me plains pas d'eux, car ils me donnent quelque chose en échange. Je n'en dirai pas autant des requins du commerce, cette bande d'intermédiaires qui commence là à Santos l'accaparement et forme une chaîne jusqu'au torréfacteur américain. Mais peu importe ! Le café donne pour tous, même pour cette brute de producteur, conclut-il en plaisantant.

Nous mîmes les animaux au pas, les yeux toujours posés sur le *cafezal* interminable. Sans un défaut dans leur formation, les lignes parallèles de verdure ondoyaient, épousant le relief

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



du sol, jusqu'à se confondre au loin en une masse uniforme.

— Pourtant, continua le major, la bataille n'est pas encore gagnée. J'ai contracté des dettes, la fazenda est hypothéquée. S'il ne vient pas de bonnes récoltes je serai un vaincu comme d'autres par la fatalité des choses. La nature, après être subjuguée, est une mère, mais le créancier est toujours un bourreau.

De loin en loin, perdus dans l'onde verte, des *perobeiras* survivants dressaient leurs troncs tordus, comme galvanisés par le feu en une convulsion de douleur. Pauvres arbres ! Quel triste destin de se voir un jour arrachés à la vie commune et isolés dans la verdure compacte du café comme des reines esclaves derrière un char de triomphe ! Orphelins de la forêt native, comment ne pleureraient-ils pas le refuge de jadis ? Regardez-les. Ils n'ont pas la hardiesse, les touffes feuillues de ceux qui naissent en champ ouvert. Leur ramure, faite pour la vie serrée de la forêt, semble grotesque, leur hauteur demesurée, en disproportion avec leur feuillage, provoque la risée. Ils sont des femmes déshabillées en public, raides de honte, ne sachant pas quelle partie de leur corps cacher.

Fazendeiros sans âme ! Ne laissez jamais des arbres nus dans le cafezal. Coupez-les tous, car rien n'est plus poignant que de forcer un arbre à être grotesque.

— Ce *perobeira*-là, dit le major, je l'ai laissé pour marquer le point de départ de ce secteur. Il s'appelle le *peroba* de Ludgero, un brave Bahianais qui mourut à son pied.

— Comme tout ici doit parler à votre mémoire !

— C'est cela même. Tout parle à mon souvenir. Chaque tronc d'arbre, chaque tournant de chemin a une histoire que je sais, parfois tragique comme celle du *peroba*, parfois comique, toujours pittoresque. Là, vous voyez ce tronc de *jeriva* ? Ce fut durant une tempête de février. Je m'étais abrité dans une hutte couverte de *sapé* et nous attendions là en silence, moi et l'équipe, la fin du déluge quand la foudre éclata presque au-dessus de nos têtes.

— La fin du monde, patron, je m'en souviens — me dit, avec une grimace de peur, feu Zé Coivara. On l'aurait cru. Mais ce ne fut que la fin d'un vieux coqueiro dont il ne reste aujourd'hui que ce pauvre tronc. La pluie ayant cessé, nous le trouvâmes en morceaux.

Plus loin, la terre s'ouvrait en de rouges protubérances, s'affaissant en ondulations jusqu'à mourir dans un ravin. Le major la montra du doigt, disant :

— Scène du premier crime commis dans la fazenda. Un jupon de femme, naturellement. Dans les villes et à la campagne, l'alcool et un jupon de femme sont le mobile de tous les crimes.

Et ainsi, d'évocation en évocation, des souvenirs qui surgissaient en route, nous arrivâmes à la maison d'habitation où nous attendait le déjeuner. Nous déjeunâmes et je ne sais pas si ce fut à cause des bonnes dispositions créées par la promenade matinale ou pour son mérite exceptionnel, ce déjeuner me resta gravé pour toujours dans la mémoire. Je ne suis pas poète mais, si un jour Apollon me met dans la tête le brio de l'abbé Vieira, je jure qu'avant de chanter des Lauras et des Natercias je composerai une belle ode à la saucisse avec l'exquis *angu de fuba* de ce déjeuner sans pareil, unique regret savoureux avec lequel je descendrai dans la tombe.

Ensuite, tandis que le major s'occupait de sa correspondance, je sortis prendre l'air sur le *terreiro* à sécher le café où je me mis à causer avec l'administrateur. Je sus par lui l'hypothèque qui grevait la fazenda et la crainte de voir venir l'usurier cueillir le fruit du pénible travail.

— Mais seulement, expliqua-t-il, dans le cas de beaucoup de malchance, grêle ou gelée, de celles qui ne viennent plus.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

— Qui ne viennent plus, pourquoi ?

— Parce que la dernière grande gelée eut lieu en 1895. Depuis lors les choses se sont arrangées. Le monde, avec l'âge, change comme les gens. Les gelées, par exemple, disparaissent. Jadis personne ne plantait de café où nous le plantons maintenant. C'était seulement du milieu de la colline vers le haut. Maintenant, non. Vous avez vu ce cafezal du milieu ? C'est bien bas, et pourtant, si la gelée prend là, c'est toujours peu de chose, une grillade légère. De sorte qu'avec une ou deux récoltes le patron paie sa dette et devient le fazendeiro le plus « tout puissant » du municipe.

— Qu'il en soit ainsi, il le mérite largement, dis-je pour conclure.

Je quittai l'administrateur. Je fis quelques tours, allai au verger puis à l'étable à cochons voir jouer les jeunes porcs et remontai vers la maison. Un nègre passait une dernière couche de peinture sur les persiennes. Pourquoi les peint-on toujours en vert ?

Incapable de résoudre moi-même le problème, j'interrogeai le noir qui, embarrassé, répondit en souriant :

— Les persiennes sont vertes comme le ciel est bleu. C'est leur nature...

A table, la conversation tourna autour de la gelée.

— C'est le mois dangereux, dit le major. Le mois d'affliction. Si ferme que soit un homme, il tremble à cette époque. La gelée est l'éternel cauchemar. Heureusement, la gelée n'est plus ce qu'elle était jadis. Déjà elle nous laisse profiter de beaucoup de terres basses où les anciens n'auraient jamais songé à planter un seul pied de café. Mais, malgré cela, celui à qui tout fut facile, comme moi, a toujours la puce à l'oreille.

Son regard plongea par la fenêtre comme pour sonder le ciel limpide.

— Aujourd'hui, par exemple, elle a chance de venir. Ce froid subtil, cet air calme.

Il resta pensif quelques instants. Puis, chassant le nuage, il murmura :

— Ce n'est pas la peine de penser à cela. Ce qui doit arriver est écrit dans le livre du destin.

— Méfie-toi de l'air..., objectai-je.

— Le Christ n'entendait rien à l'agriculture, répliqua le fazendeiro, souriant.

Et la gelée vint. Non pas la petite gelée de tous les ans, mais la calamiteuse gelée cyclique amenée par les vents du Sud.

Je me couchai de bonne heure, claquant des dents, et dans mon lit, bien qu'enroulé dans deux couvertures, je restai une bonne heure transi de froid sans trouver le sommeil. La cloche de la fazenda me réveilla, à l'aurore. Me sentant glacé, les pieds endoloris, je me levai pour un exercice violent, unique remède efficace dans des cas pareils. Je sortis sur le terreiro.

Le serein vous coupait la figure, mais quel spectacle merveilleux ! Des blancheurs de toutes parts. Sol, arbres, gazons et pâturages, une seule nappe blanche. Les arbres, immobiles, raides de froid, semblaient émerger d'un bain de chaux. Des brillants de glace par terre. Les eaux vitrées. Les vêtements des hommes, rigides, comme durcis par de la colle forte. La

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

paille du terreiro, les épis de maïs au pied de l'auge, les tuiles des murs, le sommet des poteaux, les pieux des clôtures, le rebord des planches, tout saupoudré de blanc laiteux, ainsi que de fine farine. Tableau merveilleux ! Notre paysage qui reste invariable, avec les mêmes tonalités l'année entière, c'était un enchantement de le voir subitement changé et revêtu d'un splendide voile de fiancée, fiancée de la mort, hélas !

Pendant quelque temps je marchai au hasard, empoigné par la splendeur de la scène. Le merveilleux tableau de rêve disparaîtrait bientôt, effacé de la toile par l'éponge d'or du soleil. Déjà les rayons travaillaient à restaurer la verdure des contrevents.

Seulement, dans les parties basses ou aux endroits ombragés par les arbres, la blancheur persistait encore, sa brillante froideur faisant contraste avec les tons chauds ressuscités. La vie, guidée par le soleil, avait triomphé. Mais l'intervention du fougueux Phébus, trop pressée, avait transformé en désastre horrible la neige de cette année.

La résurrection de la verdure avait été apparente. La végétation était morte. Quelques jours plus tard, de toute part, l'habit du sol serait une bure immense. A peine, de-ci de-là, était-il pointillé du vert sombre des orangers et ce vert d'émeraude effronté des herbes.

Quand je retournai, le soleil était déjà haut, la maison endolorie dans la frayeur des grandes catastrophes. Alors seulement je me rendis compte que le beau spectacle que je n'avais regardé jusque-là qu'à travers le prisme esthétique, avait un revers tragique, la ruine de l'héroïque fazendeiro. Je cherchai celui-ci, anxieux.

Il avait disparu. Il avait passé la nuit blanche, me dit sa femme ; le matin, au petit jour, il était allé à la fenêtre et était resté là, immobile, observant le ciel à travers la vitre. Puis il était sorti sans même demander son café comme d'habitude. Il était probablement à examiner la plantation. Il devait en en être ainsi. Mais comme il tardait à rentrer, — onze heures, et rien — la famille se préoccupa.

Midi. Une heure, deux heures, trois heures... et rien.

L'administrateur qui, sur l'ordre de sa femme, était allé le chercher, revint au soir, sans nouvelles.

— J'ai passé partout, et aucune trace. J'ai peur de quelque

chose... Je vais envoyer des gens de tous côtés, à sa recherche.

Donna Anna, affligée, les mains jointes, répétait seulement :

— Que sera-t-il de nous, Dieu saint ! Quincas est capable d'une folie.

Je me mis aussi en route, en compagnie de l'administrateur. Nous courûmes tous les chemins, nous examinâmes dans toutes les directions. Inutilement.

Le soir tomba. La nuit vint, la nuit la plus lugubre de ma vie, nuit de malheur et d'affliction.

Je ne dormis pas. Il était impossible de concilier le sommeil avec cette ambiance de douleur secouée de pleurs et de sanglots.

A une certaine heure les chiens aboyèrent sur le terreiro mais se turent aussitôt.

Le jour commença à poindre, glacial comme la veille. Tout apparut gelé de nouveau.

Vint le soleil. Le changement de la scène se répéta. La blancheur se dissipa et le vert brûlé de la végétation enveloppa le paysage d'un suaire de désolation.

Dans la maison se répéta le va-et-vient du jour précédent. Les mêmes « qui sait ? », les mêmes recherches inutiles.

Mais, l'après-midi, à trois heures, un camarade apparut, essoufflé, criant de loin, sur le terreiro :

— Je l'ai trouvé. Il est près du ravin.

— Vivant ? demanda l'administrateur.

— Vivant, oui, mais...

D. Anna avait surgi sur le seuil de la porte et, à entendre la bonne nouvelle, s'exclama, pleurant et souriant :

— Soyez béni, mon Dieu !

Quelques minutes après nous partîmes dans la direction du ravin et à cent pas de là nous aperçûmes un corps tourné vers les caféiers brûlés. Nous nous approchâmes. C'était le major. Mais dans quel état ! Les vêtements en lambeaux, les cheveux souillés de terre, les yeux vitreux et hagards. Il avait à la main un seau de peinture et un pinceau qui servait à badigeonner les persiennes. Je compris l'aboiement des chiens, la nuit.

Le major ne remarqua pas notre arrivée. Il n'interrompit pas son travail, il continua à peindre, une par une, du vert riant des persiennes les feuilles brûlées du cafezal mort.

Donna Anna, angoissée, s'arrêta stupéfaite. Ensuite, comprenant la tragédie, elle éclata en sanglots convulsifs.

MONTEIRO LOBATO

Traduit du portugais
par le comte Maurice de Perigny.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France